

Article du 26 août 2010

Cocherito, l'esprit de cocher

Le club taurin Cocherito de Bilbao, « apolitique, laïque et libéral », également société de bienfaisance, 1200 membres, le plus ancien et le plus prestigieux d'Espagne, fête cette année ses 100 ans. Avec le roi comme président d'honneur. En février une délégation est allée en rang d'oignons découvrir au cimetière d'Alcalá de Henares, près de Madrid, une plaque commémorative posée sur la tombe de leur torero éponyme. Soit Castor Jaureguibeitia « Le petit cocher de Bilbao », le plus important des « toreros de fer », autrement dit des toreros basques, enterré loin du Botxo, du « trou », surnom de Bilbao. Où il est né en 1876 dans une ferme calle Cristo 21. Ses parents vivent du maraichage et de la commercialisation de leur chacoli, le petit vin blanc aigrelet local.

Castor quitte l'école à 12 ans, travaille d'abord comme gratte papier dans des bureaux dont celui, derrière le théâtre Arriaga, de l'entreprise Tomas Morrison. Qui finit par le renvoyer. Pour absentéisme. Il préfère courir avec ses copains, parler de toros à une époque où ce sont les toreros et non les footballeurs de l'Athlétic de Bilbao, fondé plus tard en 1898, qui alimentent les passions de ses concitoyens. Son oncle le prend comme apprenti ébéniste puis il travaille comme cocher. C'est là qu'il rencontre les frères Bilbao, Luciano dit « Lunares » et Fabian qui seront plus tard son banderillero et son picador. Durant sa carrière, outre les frères Bilbao, il s'entourera de compatriotes, péons comme José Muñagorri et Juan Echeverria ou picadors comme Luis Alcarraz. Mais il fera aussi débiter comme banderillero Ignacio Sanchez Mejias, recommandé par Joselito.

Pour s'entraîner, Cocherito qui se fait au début annoncer sous le sobriquet de « Pescante », nom du siège du cocher, braconne la nuit les toros enfermés dans l'arène carrée des « Champs Elysées ». Puis il se fait la main dans les capeas autour de Bilbao : à Miravalles, Orozco, Arrigoriaga, Azpeitia. Le 28 mars 1897 première apparition à Vista Alegre, les arènes de sa ville natale. Il est simple spectateur. Il demande la permission de banderiller un novillo. Il pose deux paires « al quiebro » et tue le novillo. On lui donne un contrat pour le 10 octobre. Où la musique lui jouera « Gernikako Arbola », « L'arbre de Guernica », hymne quasi officiel du pays basque espagnol. « Arbre béni de Guernica, /Aimé de tous les basques, /Donne et distribue ton fruit dans le monde entier... »

Cocherito a du succès. Il torée une trentaine de novilladas par an entre 1897 et 1904 où, à Madrid, le 16 septembre, il prend l'alternative des mains de Fuentes et sort en triomphe. On le classe comme torero important, juste derrière les figuras de l'époque qu'il côtoie : Bombita, Machaquito, Antonio Fuentes. C'est un habitué des toros de Miura, du duc de Veragua et d'Urcola. Il a une spécialité : il peut poser 4, voire 6 banderilles d'un coup. Il torée en Espagne, en France, aux Amériques. Sa meilleure saison : 191. Il y a toréé 53 corridas et, à son retour de Mexico, Bilbao est noire de monde pour l'accueillir à la gare de Santander.

C'est un pur bilbaíno : il se fait couper des pantalons à bottines chez Poli le tailleur du quartier San Francisco ; à la fin de ses saisons il régale sa cuadrilla et ses amis d'anguilles et de morue à la basquaise et au pil pil et de gâteaux de riz au restaurant « El Chacoli de Zollo » ; son nom circule dans les cafés de la ville et les rumeurs l'enveloppent : en 1908, on pense qu'il est avec six ou sept bilbaínos un des gagnants du gros lot de la Loterie de Noël et qu'il a partagé la somme avec sa cuadrilla. Le philosophe Miguel de Unamuno l'encense : « Mon illustre compatriote Cocherito, gloire

immarcescible de la ville de Bilbao, qui a bercé ses rêves de gloire et les miens, vient d'être récompensé à Séville, rien de moins. Rien de moins qu'à Séville vous dis-je ! Et on dira ensuite que nous, les basques, ne sommes pas en train de conquérir spirituellement l'Espagne ! ».

Il était timide mais montera sur une tribune pour protester contre la Loi du Repos envisagée par les conservateurs et qui mettait en danger les corridas du dimanche. Les critiques taurins seront moins enthousiastes qu'Unamuno. Pour Clarito « il toréait pire que Bombita, banderillait sans l'art d'Antonio Fuentes et tuait sans l'émotion de Machaquito ». Curro Meloja le voyait comme un torero de poids mais manquant de grâce et de personnalité. Lujan en parle comme d'un imitateur de Rafael el Gallo, Joselito, Belmonte. Un jugement nuancé par Cossio. Il le décrit comme un torero certes « sec » mais « des plus complets que nous ayons connu, très sur et précis. Sa volonté et sa vergogne professionnelle ont été insurpassable ».

La montée en puissance de Joselito et Belmonte, avec qui il a toréé sa dernière course à Madrid, précipite sa retraite en 1919. Il a 43 ans. Il fait sa dernière corrida chez lui à Bilbao où il avait toréé 83 fois comme matador et se tranche la coleta au milieu de la piste. Il avait épousé une jeune fille d'Alcalá où il s'était retiré après avoir monté le restaurant « Achuri » au centre de Madrid. A Alcalá, il s'occupait de pêche, de chasse, de mécanique et de ses poumons. Il avait reçu 11 coups de corne et le plus souvent à Madrid où le 26 juillet 1903 un novillo lui avait sorti les tripes. Il avait failli mourir d'une cornade à Azpeitia en 1898 mais c'est Monjo, toro de Pérez Tabernero, qui aura peut-être eu raison de lui. Le 30 juin 1907 à Burgos, il lui avait planté sa corne dans la poitrine. La blessure, mal soignée, est sans doute à l'origine de la tuberculose qui l'a emporté à 52 ans dans un sanatorium de la sierra de Guadarrama. Ses compatriotes ne lui ont pas gardé rancune d'être mort loin de l'Ibaizabal, la Rivière Large. Outre le club taurin qui l'honore, il a une rue à son nom et le paso doble « club Cocherito » ouvre ces jours ci, comme toujours, toutes les corridas de « l'Aste Nagusia », la Semaine Grande de Bilbao.

Jacques Durand